

Pas de deux
Les Carnets d'un sot

Christian Saint-Pierre

Numéro 99 (2), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2001). Compte rendu de [Pas de deux : *Les Carnets d'un sot*]. *Jeu*, (99), 44–46.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Pas de deux

Comme tous les sots,
je navigue, seul.
Un jour je serai sans mère.
Et puis un sourire viendra de la mer de mes enfants.
Comme tous les sots,
ils navigueront.
Seuls.
Seuls en compagnie du sel,
du silence,
d'une larme de lait
et de blanc.

L'Escargot Théâtre, une toute jeune compagnie montréalaise, nous offrait en novembre dernier l'une de ses premières productions. Un spectacle intimiste à l'origine présenté dans une vieille salle de classe. Un lieu où les démons de l'enfance semblaient toujours flotter, s'échinant à troubler le sot au centre de cette inquiétante et nostalgique cérémonie aux accents œdipiens.

Cette histoire sera campée dans un décor minimal. Essentiellement deux portes, l'une appartenant à l'univers médical et sa horde d'infirmières, et l'autre aux individus placés sous leur observation. Le spectacle s'ouvre sur une scène de cœur, une dizaine d'individus à la mine étrange et revêtus de sarraus évoluent selon une gestuelle exacte dans un éclairage saturé de rouge. Certains tirent la langue, d'autres décomposent leurs gestes, alors que quelques-uns ressemblent à des acrobates ou à des funambules. Leurs déplacements synchronisés et répétitifs font une chorégraphie macabre et angoissante. Ils sont les représentants d'un milieu médical, mais ils incarnent avant tout le poids d'une collectivité informe et menaçante. Après plusieurs enchaînements, la routine se brise, un grain de sable est entré dans l'engrenage, c'est l'échec d'un système, le bris d'un ordre. Les corps se désarticulent et les déplacements deviennent anarchiques. Un homme prend des photos, radiographiant la scène de son flash. Une infirmière semble étrangler une jeune femme, une autre frappe le sol avec frénésie. Le spectre de la folie guette, et sera convié de la sorte jusqu'à la fin du spectacle. Une violence anime ces personnages ; avides des maux divers de leurs patients, ils font régner un véritable régime de persécution. C'est la faune féroce du social qui se déchaîne et saccage tout sur son passage.

Les Carnets d'un sot

TEXTE, SCÉNOGRAPHIE ET ÉCLAIRAGES DE THIERRY VIGNEAULT-C. MISE EN SCÈNE : CHANTAL CHRISTIN ; COSTUMES : MARIE-SOLEIL LAVOIE ; MUSIQUE ORIGINALE : YANNICK DUGUAY. AVEC MARIE-HÉLÈNE BEAULIEU, MARYLÈNE BREault, ANNIE FECTEAU, JULIE-PAULE FERRON, MARC MAUDUIT (REPLACÉ ENSUITE PAR BENOÎT RIVEST), LÉO POISSANT, CATHERINE QUINTAL, SANDRINE RICCI, MATHIEU RIVARD ET NANCY TURGEON. PRODUCTION DE L'ESCARGOT THÉÂTRE, PRÉSENTÉE DU 10 AU 19 NOVEMBRE 2000 AU COMITÉ SOCIAL CENTRE-SUD, LE 7 AVRIL 2001 À L'AUDITORIUM LE PRÉVOST À L'OCCASION DU FESTIVAL VUE SUR LA RELÈVE, ET DU 19 AU 22 JUIN AU FESTIVAL FRINGE.

L'œuvre est divisée en six parties, six carnets qui évoquent des pans entiers de la vie d'un homme que l'on dit sot, ou plutôt que les femmes de sa vie considèrent comme tel. Un terme qui cache toute une quête de l'identité masculine, une perpétuelle remise en question de l'homme dans le rapport qu'il entretient avec la femme. Notre sot doit s'intégrer, définir sa place dans le monde de la femme, atteindre la vérité du rapport à établir avec chacune d'entre elles. Tour à tour, elles viendront le hanter et le forcer à nommer les rôles, à prendre position. La mère, la fiancée, la gardienne, la petite fille, l'épouse, la gitane, la fillette... elles seront toutes les adjuvantes d'une quête déterminante pour cet homme. Chacune d'elles va sculpter le mâle, le confronter à ses propres limites tout autant qu'à sa grandeur. Elles vont en faire un fils, un mari, un amant et puis un père... ultime confrontation avec la femme issue de soi, rupture définitive avec l'immaturité.

Les Carnets d'un sot de
Thierry Vigneault-C., mis en
scène par Chantal Christin
(L'Escargot Théâtre, 2001).
Sur la photo : Marc Mauduit,
Sandrine Ricci, Nancy
Turgeon, Catherine Quintal
et Marylène Breault. Photo :
Mathieu Rivard.

Cet homme n'est pas totalement seul dans son périple ; il a un *alter ego*, une espèce de conscience incarnée dans le corps d'une femme imaginaire qui ne le quitte presque jamais. Ce double l'écoute, le conseille, donne son aval ou au contraire témoigne de son désaccord en ce qui concerne les gestes de celui qu'elle protège. Comme un ange, elle le veille, n'hésitant pas à grimper sur son dos ou sur ses épaules pour bien témoigner de cette relation qui les lie. La présence et la finesse de l'interprétation de Nancy Turgeon sont pour beaucoup dans la crédibilité de son personnage et dans l'établissement de la complicité avec le sot. Elle est l'*anima*, la force vitale et la

muse, cette femme au sein même de l'homme, métaphore de la féminité que porte tout homme en lui. Elle dira d'ailleurs : « Plaide donc à tes deux sexes et suis ton chemin. » Il y aura entre eux de très beaux moments, des instants de grâce où leurs corps vont communier. Ils iront jusqu'à adopter les mêmes mouvements, une entente qui suggère avec brio la symbiose atteinte et l'élan commun qui les propulse.

En effet, beaucoup du sens de ce spectacle est cristallisé dans les sculptures justes et sensibles que Chantal Christin crée avec le corps de ses acteurs. Que ce soit grâce aux images obtenues par les multiples et toujours polysémiques interventions du chœur, ou encore par le biais de cette « danse » particulière qui unit le sot à cette part de lui-même, les corps disent toujours avec acuité les tortures et les délivrances du personnage. Cette prédominance d'un



langage corporel nous préserve d'une avenue qui menaçait gravement ce genre d'entreprise : le psychologisme. Les rapports entre les individus s'expriment plutôt par le mouvement, la pulsion, le lien physique, l'attache. De tous ces moments réussis, il faut tout de même en isoler un, particulièrement efficace : il s'agit de cette scène ou l'homme, dans une période de déchirement aiguë, manifeste son acharnement à se découvrir en répétant avec persévérance une suite de mouvements qui l'amènent à courir d'un bout à l'autre de la scène. Un simple mouvement répété jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la transgression des limites. À cette image déjà percutante s'ajoute celle des diverses femmes qui cherchent à l'appuyer en se joignant à sa routine. Tour à tour elles vont tomber, le laissant seul sur scène à reprendre inlassablement ce mantra physique susceptible de lui donner des réponses.

La musique originale de Yannick Duguay exploite avec beaucoup de nuances les sonorités électroniques. Elle parvient à révéler et à escorter le sens des scènes mouvementées tout aussi bien qu'elle prête l'oreille aux moments de grâce qui se déroulent dans la douceur d'une confiance. Il est rare qu'une jeune compagnie veuille ou puisse s'offrir les services d'un compositeur. On ne peut que saluer une initiative qui non seulement révèle un jeune talent, mais donne à l'ensemble du spectacle une cohérence peu commune.

Ce ne sont pourtant pas qu'une mise en scène signée et un univers scénographique fort cohérent qui font l'intérêt de ce spectacle. Il faut également souligner la maturité surprenante de ce premier texte de Thierry Vigneault-C. Issu du milieu des arts visuels, il s'est inspiré de ses cahiers de collage pour créer cette structure à la fois fragmentaire et très structurée. Le texte garde d'ailleurs des traces de cette matrice visuelle. De ces antécédents plastiques résulte une poésie tout à fait savoureuse, un sens de l'image, une attirance pour les métaphores à saveur surréaliste et un habile maniement du calembour. De plus, les propos sur les difficultés d'un homme à se définir par rapport aux femmes qui ont su, chacune à sa manière, lui donner la vie, visent juste. Ce discours, malgré que la question masculine soit l'enjeu principal du texte, parvient, et c'est là une de ses grandes qualités, à rendre compte des deux côtés de la médaille, à donner chair aux personnages féminins comme aux figures masculines.

Toute cette aventure de l'homme-sot est une vaste déclaration d'amour à peine voilée envers la femme. En poursuivant sa féminité, en acceptant sa fragilité et son envie d'être bercé, c'est à son identité d'être humain ou plutôt d'être aimant qu'il touche. Lorsque le sot goûte à sa propre plénitude, le personnel médical diagnostique la folie, mais il est trop tard, car il s'est replié sur lui. Comme il le dit à cette part qui le constitue : « Je me replie sur toi ma belle. / C'est moi qui mène la valse maintenant. » Entraîné dans un pas de deux avec lui-même, le sot scintille et scintille encore. **■**

En poursuivant sa féminité, en acceptant sa fragilité et son envie d'être bercé, c'est à son identité d'être humain ou plutôt d'être aimant qu'il touche.
